

FACÉTIES

RÉVOLUTIONNAIRES.



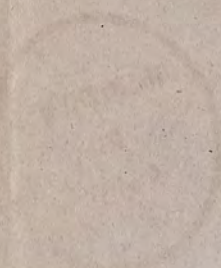
LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



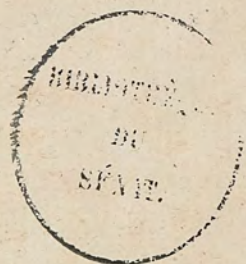
PAID

RECEIVED



PAID

RECEIVED





Del. par M. de la Harpe. Sculp. par M. de la Harpe.

La Confession Générale de deux Personnes connus.

R É C E P T I O N
D U C O M T E D ' A R T O I S
C H E Z L ' É L E C T E U R D E C O L O G N E .

Le chagrin monte en croupe & galoppe avec lui. *Boileau*

LE Comte d'Artois hors d'haleine sonne à la porte de l'Electeur.

Un valet de chambre paroît qui lui demande son nom. Le Comte d'Artois se fait connoître.

Le valet-de-chambre l'introduit , non , sans lui avoir fait beaucoup de difficultés & de questions.

Le Comte d'Artois tout en sueur, les cheveux épars , & sous un habit déguisé, parle ainsi à l'Electeur.

M. l'Electeur , j'ai recours à votre humanité ; sauvez-moi , je vous supplie de la rage d'un peuple qui me poursuit ; oust ! Je n'en puis plus.

L' É L E C T E U R.

Un siège à Monsieur.

LE COMTE D'ARTOIS.

Le costume sous lequel je me présente..... vous paroîtra sans doute bien étonnant..... vous aurez peine à vous persuader que le frere d'un Roi de France.....

L' É L E C T E U R.

Seroit-il possible ! Quoi vous êtes réellement le Comte d'Artois ! Quel coup fatal du sort a pu vous réduire à cette extrémité ?

LE COMTE D'ARTOIS.

Il n'est pas que vous n'avez entendu parler des révolutions qui agitent en ce moment toute la France.....

L' É L E C T E U R.

Si j'en crois la renommée, elle m'a appris que le Français jaloux de jouir de la liberté vient de briser ses fers.

LE C O M T E D' A R T O I S.

Depuis long-temps la R..... Madame de Polignac, beaucoup d'autres & moi, nous nous étions fait une douce habitude de puiser dans le trésor royal pour nous procurer la jouissance de tous les plaisirs que la volupté peut inventer ; croiriez-vous, M. que, parce que d'accord avec plusieurs Ministres que nous avions eu la précaution de mettre dans nos intérêts, nous avons cherché à établir de nouveaux impôts pour réparer le déficit que nos dépenses exorbitantes avoient occasionné, le peuple indigné de notre conduite traverse nos desseins en voulant nous faire la loi, & en me chassant, moi sur-tout, du Royaume ?

L' É L E C T E U R.

Vous me surprenez ! le Français est doux , compatissant , aimable , généreux ; il respecte , il chérit , il adore le sang de ses Rois : par quelle étrange destinée est-il ainsi tout-à-coup sorti de son caractère ? Sans doute que vous lui avez donné bien des motifs de mécontentement ,

LE COMTE D'ARTOIS.

La nation assemblée prétend que la Constitution étant vicieuse , elle seule a le droit de la réformer ; que l'expérience a prouvé qu'en la laissant subsister telle qu'elle est , le Royaume finiroit pas être écrasé sous le poids de ses dettes ; de sorte que selon ses intentions elle veut que nous n'ayions plus le droit , à l'avenir , ni le Roi , ni la Reine , ni moi , de toucher aux deniers du trésor royal pour les dissiper en frivolités , & soudoyer les Agens de nos plaisirs : ne trou-

(7)

vez-vous pas , Monsieur , que cet attentat est un crime de leze-Majesté au premier chef dans une Monarchie ? & parce que je fais tous mes efforts pour repousser une entreprise aussi criminelle , ne voilà-t-il pas que je suis devenu pour tous les Français un objet d'horreur & de malediction ?

L' É L E C T E U R.

Ecoutez-donc , si par une mauvaise administration de coupables Ministres ont desséchés les caisses jusqu'à présent , en se prêtant bassement à des manœuvres reprehensibles pour plaire à de vils Courtisans , & à une troupe de Catins , je ne vois pas que la Nation , qui , seule porte le fardeau des impôts soit reprehensible de s'élever contre ces abus véritablement criants.

LE C O M T E D' A R T O I S.

Est-ce que le Roi n'est pas le maître ?
Quand il donne des ordres à son Direc-

teur général des Finances de délivrer à qui il lui plaît sur le trésor royal telle ou telle somme , il doit les exécuter.

L' É L E C T E U R ,

Pas toujours , ne vous déplaîse. Le numéraire provenant des impôts est un argent sacré que le Souverain ne doit employer que pour les besoins urgens de l'Etat & non pas pour le sacrifier à entretenir les plaisirs d'une troupe d'adulateurs , de ribauts & de p..... qui coulent leurs jours dans la mollesse sans s'inquiéter du bonheur des peuples. Tenez, Monsieur , nous sommes seuls , permettez que je vous parle ouvertement : peut-être, que ma franchise déplaira à vos oreilles peu accoutumées à entendre le langage de la vérité ; n'importe : jusqu'ici je n'ai rien voulu vous dire de désagréable , mais je fais tout : votre conduite m'est connue : vos crimes sont parvenus jusqu'à moi. Je vous avouerai donc naturellement ; que vous & toute votre clique vous

avez tort , & que ce n'est pas sans raison que le Français a conçu contre vous tous la haine la plus invétérée. Excusez encore une fois ma sincérité ; mais il faut que je vous révèle tête à tête toutes vos sottises & les horribles attentats dont vous vous êtes rendu coupable : entre nous soit dit : de quel œil pensez-vous que la Nation respectable où vous fûtes né doive regarder les écarts impardonnables & multipliés , qu'une éducation perverse & un cœur corrompu vous ont fait commettre depuis votre enfance ?

LE COMTE D'ARTOIS.

Hé, quels écarts, s'il vous plaît !

L'ÉLECTEUR.

Là, là, ne vous échauffez pas, Monsieur, vous avez besoin de repos. Je sçais bien, qu'enflammé par l'ardeur de votre jeunesse, ébloui par l'éclat du haut rang où la fortune bizarre vous a placé, vous pensez que tout doit plier sous vos

ordres, qu'il n'y a rien de sacré pour vous sur la terre : un proverbe dit : *qu'on s'aveugle aisément dans sa propre cause* ; mais , de bonne foi , comment justifier la liste énorme des actions infâmes que votre libertinage a accumulées sur votre tête ? Par exemple , à peine sorti des mains de la nature , n'avez-vous pas fait paroître une propension décidée pour le vice ? Tout le monde sçait que son germe impur , cultivé , entretenu , échauffé par les discours infects des scélérats courtisans & des méprisables guenons de Versailles , s'est développé chez vous avec beaucoup trop d'activité : ce qui n'est dans les hommes ordinaires que l'effet de la nature fut pour vous le résultat de vos liaisons avec les suppôts de Vénus. Associée à une foule de roués titrés & nourris dans la fange de la débauche , votre ame corrompue a adopté avec joie leurs goûts dépravés.

LE COMTE D'ARTOIS.

Je ne vois pas qu'il y ait à cela autant

de mal que vous voudriez me le faire entendre. Quand les passions parlent dans le cœur de l'homme , & qu'elles se font sentir avec force je pense qu'il est tout naturel de les satisfaire : jeune , doué d'un tempérament fougueux , aimant les femmes , le physique , chez moi , ne devoit-il pas l'emporter sur le morale ? & parce que j'ai cédé aux aiguillons de l'amour dans un âge encore précoce ; croyez-vous M. que ce soit-là un motif de réprobation ? Vous connoissez donc bien peu le cœur du Français ?

L' É L E C T E U R .

Pardonnez - moi , Monsieur , sensible à l'excès , doux , généreux , aimable , je sçais que le Français se porte sans cesse à prodiguer l'encens au beau sexe , & à faire même avec lui bien des sacrifices sur l'autel de Vénus ; mais vous conviendrez aussi que lorsque les sacrificateurs se plaisent à souiller le sanctuaire par des orgies infâmes , des raffinements de lubricité

que la simple nature condamne ; il n'est personne qui ne s'indigne contre les auteurs de ces fêtes dignes des plus exécra-
bles taudions : or , comment voulez-vous que la France instruite de vos courses nocturnes , de vos stations scandaleuses dans les plus dégoûtants bordels & chez les Laïs de toutes les classes ne conçoive pas pour vous le mépris le plus marqué ?

LE COMTE D'ARTOIS.

Tarare ! bagatelles que tout cela.

L'ÉLECTEUR.

Qu'appellez-vous bagatelles. Nous voyons les objets d'un œil bien différent l'un de l'autre ; quant à moi , je vous avoue que je ne sçaurois me persuader qu'aucune raison puisse jamais excuser vos assemblées nocturnes dans vos petites maisons de plaisances, où , tout ce qui existe de plus crapuleux tant en hommes qu'en femmes se rendoit avec vous pour y jouer

les scènes que la Tragédie de Messaline nous a décrite , & que le pinceau de l'Arétin n'auroit pu nous représenter sans éprouver une sorte d'indignation ; en effet, que penser de vous , Monsieur , quand on apprend qu'entouré de l'écume des plus grandes G. de la capitale & de Versailles , vous vous livriez avec elles nuds comme la main , vous , & vos pareils , aux postures les plus lascives , aux danses les plus lubriques , & aux repas les plus somptueux ? Qu'animés ensuite par les vapeurs exaltées du jus de la treille , chacun des champions s'emparant de sa déesse s'élançoit sur elle comme autant de satyres pour consommer plusieurs libations en actions de grâces au Dieu Cupidon ? Je n'ai pas besoin de rappeler les noms de toutes les Nymphes qui présidoient à ces fêtes abominables , on sçait assez que la *Duthé* , la *Contat* , y figuroient dans toute leur splendeur.

LE COMTE D'ARTOIS.

Qu'y a-t-il donc-là de surprenant ? Ne sçavez-vous pas que tout cela est dans l'ordre ? Oui , M. dans l'ordre : en France , il est reçu chez les Grands dans les assauts qui se livrent à Cythere , de se porter aux derniers excès , ou , vous passez pour des gens de la lie du peuple , qui , ne connoissant point les mysteres que Vénus découvre à ses seuls favoris , se livre grossièrement aux plaisirs des sens , car , qu'est-ce qui rend la jouissance agréable ? Ce n'est pas tant l'acte en lui-même que les préludes , les alentours , les accessoires. Un coup de langue donné à propos , un doigt agile porté sur le haut du thrône de votre Déesse , un teton que la bouche presse , tous ces avant-coureurs produisent une sensation délicieuse , & un effet étonnant dans ces sortes de combats ?

L' É L E C T E U R.

Peste ! Comme vous y allez : on voit bien que vous avez fréquenté les B.

LE C O M T E D' A R T O I S.

Je conviens que j'ai toujours eu pour la débauche un penchant irrésistible ; que le petit trou est pour moi le plus cher de tous mes délices ; que mes actions , mes démarches , mes projets ne tendent qu'à ce but ; mais peut-on me faire un reproche de ce que la nature m'a gratifié d'une constitution robuste , d'une imagination bouillante , & exaltée pour la volupté ? J'ai couru , dites - vous , les B.... mais Louis XV , mon aïeul , de bien heureuse mémoire , n'a-t-il pas eu pour Maîtresse la Dubarry , dont l'éducation avoit été soignée dans ces Couvents destinés à la félicité ! Il y a long-temps , d'ailleurs que je me suis apperçu que pour éprouver les plus vives sensations de l'amour

il n'y avoit pas d'autre ressource que de s'adresser aux Nymphes qui en occupent les temples. Là , enchaîné entre les bras & les cuisses rondelettes d'une beauté ravissante , sa lubricité secondée par l'habitude fait couler le plaisir à grands flots dans toutes les parties du corps de l'ha- telete placé sur son sein : la volubilité d'une petite langue flexible , les mouve- ments redoublés d'une charniere souple & déliée , les doux frémissements de tout son corps adorable , couronné d'une gor- ge blanche comme l'albâtre , & terminé d'un duvet noir comme l'ébene en pro- longent le sentiment avec d'autant plus de vivacité que lorsque la nature est épui- sée ou fatiguée , l'art arrivant au secours procure encore de nouvelles jouissances.

L' E L E C T E U R.

Tout beau , Monsieur ! tout beau ! Hé quoi ! ne réprimez - vous donc ja- mais les impulsions de votre caractère effréné & licentieux ? Loin de faire pa-
rade

rade de tous ces actes de libertinage , ne devriez-vous pas au contraire chercher à en étouffer le souvenir par une conduite plus exemplaire ? car , quel fruit avez-vous retiré d'une pareille vie ? le mépris du Français. Pouvoit-il en être autrement , lorsque comme je vous l'ai déjà dit , pour assouvir les fougueux élans de votre concupiscence sacrilège , vous vous êtes lié à une troupe de gredins , de scélérats , le rebut de la populace ; buvant , mangeant & jouant avec cette race impie & adulterre , vous n'avez cessé de participer à tous leurs crimes : delà une corruption totale s'est emparée de votre cœur ; ce poison impur , votre incontinence ne le fit-elle pas partager à votre estimable & vertueuse épouse ? pour en arrêter les progrès dangereux , elle fut obligée de recourir aux enfants d'Esculape , qui , heureusement pour elle , trouverent le secret de la guérir radicalement. De plus en sortant de la couche nuptiale où le caprice vous ramenoit parfois , vous poussiez l'indécence jusqu'à

employer avec elle les sales propos que vous aviez recueillis de la tourbe infâme des viles créatures qui servoient d'instrument à vos débauches. Sans retenue, sans pudeur, sans égard pour le nœud de l'himen, vous ne rougissiez même point de lui faire prendre les attitudes forcées & scandaleuses dont nous parle D.. B.... tant il est vrai que votre luxure prophane les objets les plus dignes de respect & de ménagement.

Le Comte d'ARTOIS.

Savez-vous bien, M., que si ce n'étoit ces petites ruses que les hommes habiles savent mettre en usage avec leurs cheres moitiés, le commerce amoureux seroit on ne peut plus insipide; car est-il rien de moins piquant que la jouissance d'un mari avec sa femme? Or, pour réveiller le plaisir, pour le ranimer, pour en aiguïser les traits, je ne vois rien de si naturel que de se servir de moyens propres

à nous en faire goûter toutes les sensations.

L' E L E C T E U R.

Fi, M.! je suis étonné que vous osiez encore entreprendre de justifier de pareilles ressources; est-ce-là la marche de la nature? ne réproûve-t-elle pas au contraire ces situations révoltantes, & qui devroient faire rougir le plus crapuleux débauché? Mais on fait assez que plongé jusqu'au cou dans la crasse du libertinage, vous vous faites un plaisir de les exécuter dans vos orgies, & même de renchérir encore sur ces tableaux dégoûtants. Aussi votre incontinence qui ne connoît plus de frein, se porte-t-elle vers tous les objets que vos yeux découvrent, & que vous jugez habiles dans l'exercice des luttes amoureuses. Voilà pourquoi, sans doute, vous avez cru que la Duchesse de Bourbon, à l'exemple de sa mere qui étoit la plus grande P..... de son sexe, se prêteroit volontiers à

vos insatiables desirs , mais vous vous êtes trompé : vous n'essuyâtes pas seulement la honte d'un refus ; si ce n'eût été par égard pour la Famille Royale dont vous déshonorez le nom , son mari vous auroit encore fait payer cher une tentative digne d'un polisson de votre espece ; on vous regarda comme un étourdi , un inconséquent , un mauvais sujet ; on vous méprisa , & on eut raison. Je suis seulement fâché d'une chose , c'est qu'on ait poussé l'indulgence envers vous un peu trop loin ; j'aurois désiré pour l'intérêt des mœurs , la tranquillité des maris , & contenir désormais vos passions dans les bornes de la décence , que le Duc de Bourbon vous eût tiré au moins une bonne palette de sang.

Le Comte d'ARTOIS.

Vous avez bien de la bonté.

L' E L E C T E U R.

Je vais même plus loin ; je ne crains point de vous dire qu'il eût rendu un

très-grand service à la France de l'avoir débarrassée de votre fardeau. La tâche n'eût pas été difficile , comme bien vous entendez ; car personne n'ignore que vous êtes aussi mauvais guerrier que célèbre débauché. Aussi quand le Prince Henri vint à la Cour de Versailles , & que vous voulûtes le plaisanter sur les guerres des Pays-Bas , en lui disant qu'il alloit faire de grandes conquêtes , vous riposta-t-il avec sa finesse ordinaire , que pour vaincre ses ennemis , il auroit grand besoin de l'épée avec laquelle vous aviez conquis Gibraltar. Quoi qu'il en soit , ce n'est pas là ce qui m'irrite davantage contre vous , parce qu'en fait de poltronerie , vous avez cela de commun avec bien d'autres , même de votre sang ; mais c'est d'apprendre journellement que vous avez secoué le joug de toutes les bienséances pour afficher le libertinage le plus affreux envers toutes les femmes sans distinction.

Le Comte d'ARTOIS

Ah ma foi , M. , rompons : fatigué ,

obsédé, abîmé de mon voyage, j'ai plus besoin de repos que de conseils.

L'ÉLECTEUR.

Jusques au fond du cœur j'en suis parbleu fâché. Mais tandis que je vous tiens, il faut que je vous dise tout. Je fais bien que déchiré peut-être en ce moment par les remords, si toutesfois vous en êtes susceptible, & le souvenir de vos scélératesses, vous voudriez échapper à ma censure ; sachez que vos efforts seront inutiles.

Le Comte d'ARTOIS.

Mais, M.....

L'ÉLECTEUR.

Je ne vous écoute point : quand on s'est rendu coupable aux yeux de l'Univers de tous les forfaits que la méchanceté humaine peut inventer, on doit se

taire & recevoir dans un silence respectueux les reproches que tout le monde veut nous en faire : ce ton là vous surprend , n'est-ce pas ? Elevé dans une indépendance absolue , n'ayant jamais suivi que vos caprices criminels dans toutes vos actions , je sens parfaitement que vous devez vous trouver un peu humilié , aujourd'hui que vous êtes obligé de vous expatrier , & que le Français a mis votre tête à prix : mais convenez que vous le méritez bien ; car si dans le cours scandaleux de votre vie licencieuse , votre libertinage ne se fût exercé qu'envers des créatures perdues de réputation ; vous n'auriez compromis que vous-même ; mais c'est que malheureusement vous avez encore déshonoré la R.... votre belle-sœur , à qui vous n'avez pas rougi de faire partager les fruits honteux de votre crapuleuse débauche.

Le Comte d'ARTOIS.

Oh ! je fais bien qu'il se débite à cet

égard beaucoup de propos sur son compte & le mien ; mais il ne faut pas toujours s'en rapporter au public.

L' E L E C T E U R.

Hé ! comment voulez-vous qu'il puisse se tromper , quand tout le monde est instruit , à n'en pas douter d'un seul moment , que vos plus ardents desirs ont toujours eu pour objet de violer l'un & l'autre , les droits inviolables de l'hymen ? Croyez-vous que le peuple ignore toutes vos allées & venues , vos parties de plaisirs , vos promenades dans les bosquets de Versailles , de S. Cloud , de Marly , de Bagatelle , de Trianon , de la Muette , &c. &c. &c. ? Combien de fois , à l'ombre du mystère & du silence ces lieux charmants ont été propices à vos desirs amoureux ! Combien de fois la R.... cédant à la chaleur de vos fougueux transports , n'en a-t-elle pas ressenti les agréables atteintes ! Je conçois aisément qu'attachée à un époux sans vi-

gueur , & tourmentée par la soif d'ap-
 paîser les feux dont elle étoit dévorée ,
 vous n'avez pas eu beaucoup de peine à
 la vaincre : élevé d'ailleurs à l'école du
 putanisme ; connoissant par conséquent
 toutes les ruses & les ressorts que les
 disciples de Priape mettent en activité
 pour gagner le cœur des Prêtresses qu'ils
 se proposent d'attaquer , la victoire ne
 pouvoit vous fuir ; mais si les feux adul-
 teres de votre lubrique belle-sœur se
 manifestoient avec un peu trop de force ,
 étoit-ce à vous de les éteindre ? que n'en
 laissiez-vous le soin au R... votre frere ?
 Vous me direz , peut-être , que marqué
 au coin d'une organisation imparfaite au
 physique , & d'un caractère froid , lourd ,
 pesant ; c'eût été un meurtre de laisser
 son épouse se consumer par les ardeurs
 de la concupiscence ; mais au moins de-
 viez-vous sauver les apparences & ne
 pas trop scandaliser le public par vos
 liaisons fréquentes & intimes.

Le Comte d'ARTOIS.

Le public a tort.

L'ELECTEUR.

Le public a raison.

Le Comte d'ARTOIS.

Comment ! parce que je me ferai promené avec ma belle-sœur , que nous aurons ri , badiné & joué quelquefois ensemble , il faut en conclure que j'ai violé la couche nuptiale du R... : vous n'y pensez pas. Ah pardieu , si sur de telles misères la censure peut s'exercer , il est peu de maris qui échappent à ses traits.

L'ELECTEUR.

Vous cherchez à excuser la R.... , vous faites bien ; mais au fond du cœur vous savez mieux que personne que la

critique a raison. Ah ! que si les oiseaux des bocages dont je viens de citer les noms pouvoient parler , combien de secrets ne dévoileroient - ils point , là ! avouez-le , n'est-ce pas ?

Le Comte d'ARTOIS.

Je vous ai déjà dit qu'il n'y avoit rien de si faux.

L'ÉLECTEUR.

Pourquoi nier une chose dont toute la Cour , la Capitale & les Provinces sont instruites ? Vous aurez beau dire & beau faire , la renommée n'en publiera pas moins que vous l'avez f..... , patinée , maniée , tant & plus ; en un mot qu'il n'est point de partie sur son corps que vous n'avez parcouru.

Le Comte d'ARTOIS.

Hé bien , puisque la sagacité du pu-

blic a pénétré dans les secrets de nos liaisons ; puisque vous me pressez de vous dire la vérité , j'avoue que je me suis rendu coupable du crime d'adultère ; que sans égard pour les liens du sang , j'ai bravé la religion , les mœurs ; que j'ai brûlé pour la R.... des feux les plus tendres ; que j'ai passé avec elle les moments les plus doux , les plus agréables , les plus beaux de ma vie. Hé ! comment aurois-je pu résister à tant d'attraits ! jeune , belle , bien faite , une taille svelte , une démarche fière & lestée , une peau blanche comme la neige , deux tetons éblouissants , couronnés par un bouton d'un rouge écarlate , une bouche vermeille & voluptueuse , il me sembloit que je voyois en elle une Divinité. Instruit des desirs brûlants dont elle étoit dévorée , & du peu de soin que son mari prenoit à les satisfaire , j'aurois cru me rendre odieux à une belle-sœur aussi adorable , si je ne m'étois empressé de lui offrir mes hommages ; soins délicats , agaceries , jeux de mots , baisers de flam-

mes , je lui prodiguai tout : j'apperçus dans ses yeux pétillants & à ses sourires enchanteurs , que je n'avois qu'à m'expliquer plus ouvertement pour devenir heureux. Je le fis ; elle parut n'être point insensible à mes discours ; je profitai du moment favorable ; l'heure sonne à Cythère , je jouis , je triomphe ; ô bonheur inexprimable ! ô souvenir précieux à mon cœur ! que j'éprouvai de charmes dans ces instants si doux ! Représentez-vous cette beauté étendue , tantôt sur un gazon tantôt sur un sofa , les yeux mourants , m'entrelaçant dans ses bras & dans ses jambes comme un serpent qui se recourbe en replis tortueux , collant sa bouche contre la mienne , s'abandonnant à toutes les impulsions de l'amour , d'autant plus sensible au plaisir que je le lui faisois goûter pour la première fois , & que je déployois dans nos ébats toutes les ressources que l'art pouvoit me suggérer.

L' É L E C T E U R .

Oh ! je vous reconnois bien là ; mais ,

encore une fois , vous deviez au moins voiler vos intrigues aux yeux du vulgaire , qui , en pareil cas , par égard pour son Roi , se trouve toujours offensé de ces sortes de familiarités , en même temps qu'il conçoit la haine & le mépris le plus fort contre ceux qui en sont les Auteurs : mais point du tout , il semble que vous ayez affecté de mépriser toutes les bienféances ; car , qui ne sçait que dans le Parc de Versailles , en vous promenant avec la R.... , vous outragiez *sa pudeur* à un tel excès , que lorsqu'elle se plaisoit à vous porter sur ses épaules ; tandis que votre main gauche s'appuyoit sur son front pour soutenir votre individu , la droite se permettoit de descendre entre ses deux monts d'albâtre & même d'en parcourir toute l'étendue ? Qui ne sçait encore que toutes les fois que vous jouyiez à la pantoufle , vous affectiez de la faire passer sous les ajustements de la R.... , à côté de laquelle vous preniez toujours place , tandis qu'il n'en étoit rien , & que vous n'aviez l'air d'en agir ainsi que pour

avoir occasion de porter une main libertine sur l'autel de la déesse ? Qui ne sçait enfin que dans toutes vos petites courses vagabondes avec la R...., vous la chiffonniez, vous la caressiez, vous lui appliquiez cent & cent baisers, tantôt sur la main, tantôt sur la bouche, & qu'insensiblement vous finissiez toujours par la terrasser & tomber avec elle entre ses bras, d'où vous ne sortiez, qu'après avoir savouré le plaisir à longs traits ? Vous conviendrez avec moi que toutes ces scenes devoient révolter.

Le Comte d'ARTOIS.

Peu m'importe ; quant à moi , je vous assure qu'elles m'étoient très-agréables.

L' E L E C T E U R.

Je n'en doute pas : mais ce qui a encore augmenté l'indignation du peuple François contre vous & la R.... ; c'étoit votre association avec la vampire infernale de Poli-

gnac. Cette abominable gueuse dont l'ame possédoit au suprême degré la connoissance de tous les crimes, se faisoit un jeu de vous en instruire l'un & l'autre. Avec les dispositions naturelles qu'elle vous connoissoit, il étoit bien difficile que vous ne profitassiez point de ses leçons. Aussi eut-elle le secret de faire passer dans le cœur de votre très-chere belle-sœur, son goût dépravé pour le luxe, & qui lui valut le surnom de *Tribade*. Réunissant en elle des qualités aussi détestables, tout homme délicat s'en seroit éloigné à cent lieues : mais vous qui n'y regardez pas de si près & qui vous faites une gloire même, faute de pouvoir en acquérir aucune autre, d'exceller dans la débauche, vous avez saisi, avec avidité, la funeste occasion de vous insinuer auprès de ces deux Messalines pour mêler vos plaisirs aux leurs.

Le Comte d'ARTOIS.

Loin de blâmer ma conduite, on ne peut

peut au contraire que l'approuver : n'étoit-il pas douloureux , en effet , pour l'amour , de laisser ces deux beautés s'épuiser entr'elles ? Touché de leur coupable illusion , j'ai voulu leur desfiller les yeux en leur offrant mes services ; elles les ont accueillis ; leur reconnoissance envers moi n'a cessé d'éclater. De mon côté , je les ai continuellement cultivées ; quand je sortois des bras de l'une , je m'élançois dans ceux de l'autre : la diversité de ces deux mets aiguillonnoit mon appétit , la parque filoit nos jours dans le sein de la mollesse & du bonheur ; peut-on trouver du mal à cela ?

L' E L E C T E U R .

Très-fort ; & votre commerce avec la R.... étoit d'autant plus répréhensible que des fruits de vos amours il en est éclos des enfants adultérins qui doivent gouverner les rênes de la Monarchie française. Quant à ceux à qui la *Polignac* a donné l'être , & à la formation desquels vous

avez également travaillé, c'est un très-mauvais service que vous avez encore rendu à l'humanité; parce qu'ayant sucé le lait de cette exécrationnée mégère, il est bien difficile de croire que ce ne soient pas autant de serpents venimeux, qui, à l'exemple de leur mere, se feront un plaisir un jour de ravager la terre.

Le Comte d'ARTOIS.

Si vous aviez été à ma place, je doute que vous n'ayez point brûlé votre encens dans le temple de ces deux divinités.

L' E L E C T E U R.

Dites plutôt de ces deux furies; ouvrez les yeux & voyez dans quels profonds abymes leur société vous a précipité, vous & une foule de peres de famille! obligé pour assouvir leurs plaisirs insatiables de vous livrer aux dépenses les plus excessives, vous avez d'abord eu recours au trésor royal; mais quand les

caisses , grace à votre prodigalité , furent épuisées , vous avez employé d'autres moyens : après avoir absorbé tout-à-coup les revenus que l'Etat fournit à si injuste titre , à vos besoins , l'emprunt est devenu entre vos mains une ressource pour alimenter vos jouissances ; mais aujourd'hui que votre fuite , la suppression de votre maison , privent vos créanciers de leur paiement , ces malheureux sont forcés de faire banqueroute ; témoin le Banquier *Binet*. Or, jugez des imprécations , des horreurs & des malédictions que le François doit vomir , avec raison , contre vos révoltants dérèglements.

Le Comte d'ARTOIS.

Si le R.. m'eût cru , il n'en seroit point où il est , ni moi non plus ; d'accord avec les Ministres , nous avions un moyen sûr de remplir les caisses de l'Etat & les nôtres.

L' E L E C T E U R.

Quel étoit donc ce moyen ?

C 2

Le Comte d'ARTOIS.

Etablir des impôts , & se bien garder
d'assembler les Etats.

L' E L E C T E U R.

Mais les Parlements s'y feroient opposés : ils n'auroient point enregistré.

Le Comte d'ARTOIS.

Les Parlements ! oh ! s'ils avoient récalcitré , je les aurois détruit , & j'en aurois placé d'autres qui m'auroient été dévoués.

L' E L E C T E U R,

Et le Peuple ?

Le Comte d'ARTOIS.

Figurez-vous donc , M. , que si l'impôt territorial eût été enregistré , le Peuple eût été content , parce qu'il frappoit sur tout

le monde sans distinction ; nous autres Grands , nous n'en jouirions pas moins de tous nos honneurs , & la France ne feroit point livrée en ce moment aux révolutions qui déchirent ses entrailles. Oh ! vous verrez encore bien autre chose ! patience ! patience !

L' E L E C T E U R.

Je ne sçais si je me trompe , mais il me semble que ce changement lui sera beaucoup plus salutaire que funeste.

Le Comte D' A R T O I S.

Eh ! mon Dieu , je le fais aussi - bien que vous. Ce n'est pas là ce que je veux dire : mais pensez-vous que nous la laissons s'opérer tranquillement , cette révolution ? Oh que non. Sçachez, M., qu'avant qu'elle soit bien cimentée , il y *aura encore bien du sang de versé*. Quel est notre intérêt ? de jeter la division dans tous les esprits , de faire battre les François

entr'eux , afin de les atténuer , de les affoiblir les uns par les autres ; & quand leurs forces seront diminuées , nous profiterons de cette circonstance pour les écraser à notre tour , & les gouverner plus que jamais avec une verge de fer. Ah ! que je me vengerai bien alors !

L' E L E C T E U R .

Votre projet est exécration !

Le Comte d' A R T O I S .

Ah ! vous croyez , M. , que nous devons regarder l'entreprise audacieuse du François , d'un œil tranquille ! il nous aura bernés , chassés , insultés , massacrés , & nous resterons dans l'inaction ! de quel sang descendez-vous donc pour voir tout cela sans indignation ?

L' E L E C T E U R .

J'en éprouve beaucoup , mais non pas contre la Nation Française.

Le Comte d'ARTOIS.

Vous osez la justifier ! mais vous ne sçavez donc pas de quoi nous sommes capables. Si je vous disois que sans cet imbécille Prince de *L'ambesc*, la révolution dont les François s'en orgueillissent tant aujourd'hui, ne seroit jamais arrivée ; que répondriez-vous ? Vous ignorez donc que la nuit qui a suivi la prise de la Bastille, nous avions cinquante mille hommes à notre disposition pour s'emparer de la Ville de Paris, l'attaquer & mettre tout à feu & à sang.

L' E L E C T E U R.

Quels sont les monstres qui ont pu former un complot aussi détestable ?

Le Comte d'ARTOIS.

Doucement M., quand vous serez instruit que la R...., la Polignac, les Ministres d'alors, la haute Noblesse, les Parlements

(40)

& moi , nous en dirignons tous les ressorts ,
j'espere que vous ménagerez vos termes.

L' E L E C T E U R.

Que dites vous là , ô Ciel ! & les François ne vous ont pas encore exterminés sans en excepter un seul de toute votre race maudite !

Le Comte d' A R T O I S.

M.....

L' E L E C T E U R.

Sors de chez moi , scélérat , ta présence m'est un objet d'horreur ! je ne puis te considérer sans que tout mon corps frissonne d'épouvante ! sors , encore une fois , & vas te faire pendre ailleurs.

F I N.

